

Mais ne oublie les mots allemands tout... manière sont grecques dans l'écriture; l'enthousiasme de l'art est porté jusqu'à l'idée; le feu sacré, l'idée refait à l'orgueil de Prométhée, descendra dans la poésie à la voix d'un amant. Dans cette écharmant-composition tout est brûlant, tout est voluptueux, et cependant rien n'est plus chaste; elle pourra subsister toujours à côté du monologue de Rousseau, sans désavantage ni pour l'un ni pour l'autre. C'est surtout aux sujets religieux que M. de Schlegel réussit. La poésie de *Saint-Lucas* est d'une touchante naïveté; c'est la tradition sacrée comme la raconterait un enfant, comme ne la dirait pas quiconque serait poète autrement que par mission de la nature. Quand l'auteur adresse un souvenir aux tombeaux, le sentiment religieux adoucit la mélancolie. Nous citerons les vers qu'il adresse à la mémoire de sa belle-sœur Angélique Böhmer, dont la mort lui causa une profonde douleur, et ceux qu'il fit pour la tombe de Nothelfer, qu'il perdit en 1807. Il fit aussi plusieurs autres poèmes chevaleresques, mais il ne donna de *Leben* que le premier chant. Cette imitation de Godefroy de Strasbourg et de Henri de Trébert, qui eux-mêmes avaient suivi Thomas de Bretagne, ouvrit une nouvelle route à la poésie. Il y a beaucoup de ferre dans l'effluence de l'église et des beaux-arts. Ceux qui ont vu la Suisse ne peuvent s'être indifférents à la chapelle de Eschbach, enfin, que peignent la nature, qu'il donne un caractère au descriptif tableau; c'est toujours le poète, c'est toujours le maître. Que de fois aussi, loin de sa patrie, quelques accents patriotiques se sont échappés de sa lyre pour réchauffer dans le sein de l'Allemagne opprimée le feu sacré de la liberté. Mais une autre époque se préparait pour M. de Schlegel. Il était demeuré à Berlin jusqu'en 1804. Déjà il avait publié une grande partie des ouvrages dont nous venons de parler, déjà sa collaboration aux journaux littéraires, et notamment à la *Gazette de Jena* et aux recueils de son frère, lui avaient donné sur sa patrie une influence méritée, quand parut dans le *Staat* un voyage entrepris pour connaître l'Allemagne, par ce frère illustre ne pouvait manquer de le mener les deux Schlegel. Leur liaison ne fut que le résultat d'une indissoluble amitié; ils la firent en France, en Italie, en Espagne, et au retour, Auguste-Guillaume la quitta rarement. Il lui dédia, en 1804, sa belle *Épique de Rome*, qui est, pour ainsi dire, une histoire poétique et topographique de cette ville célèbre, une description où toutes les traditions se ramènent pour embellir ce sol si riche en merveilles. Schlegel, au retour du voyage d'Italie, vint à Paris, puis à Coppet, où son illustre amie vivait en quelque sorte sous la surveillance de la police. Depuis lors il nous appartient non moins qu'à l'Allemagne, car il devint écrivain français. Il publia, en 1807, sa *Comparaison entre la Phèdre d'Euripide et celle de Racine*. On ne ferait difficilement une idée aujourd'hui de l'explosion occasionnée par cette brochure. Ce fut sur son auteur une chute d'avantanches périodiques; elles l'accablèrent comme tombent les masses de neige sur l'impression qui parle au milieu des glaciers. On cria à scandale, au germanisme, et ce fut à peine si l'on écouta la voix de M^{lle} de Staël qui s'efforçait de faire reconnaître que l'homme qui écrivait aussi bien notre langue que celle de son pays n'était pas un juge incompetent. N'importe; on crut que l'étranger se vengeait sur le siècle de Louis XIV de la gloire de Napoléon. Vaines réclamations; l'effet était produit, le succès de cette voix impétueuse restait dans les consciences; de tantis que la puissance matérielle légitime à l'avantage glorieux soulevé de quartiers-général français établis dans toutes les capitales de l'Europe, tandis que l'invasion, pareille à la pluie, passait sur l'Allemagne, comme la pluie sur le sol, sans en pénétrer le sol, la force intellectuelle. Il sur nous leptement et à notre insu; des idées nouvelles s'infiltrèrent au sein de l'empire du vainqueur avec l'irrésistible puissance de l'eau qui tombe goutte à goutte et creuse la pierre la plus dure. Nos préjugés contre la littérature allemande, notre exclusif engouement pour la nôtre disparurent peu à peu. Même à travers le nuage de

l'ombre à canon dont nos conquêtes avait couvert le Rhin, quelques regards pénétrants reconquirent l'imposante attitude de l'Allemagne littéraire, et bientôt, dans le cimetière de Weymar, les tambours de Napoléon; battant aux champs pour honorer la tombe de Schiller, firent taire les ignorants clameurs qui poursuivaient encore Schlegel et l'école allemande... Sa brochure sur Racine s'attachait à l'objet d'un culte. On ne raisonnait point; on criait anathème. Il fallait néanmoins se souvenir que le nouveau Shakspeare, que le traducteur de Calderon, l'ami de Schiller avait respiré une autre atmosphère; qu'il voyait la tragédie française et nos règles compassées à peu près du même regard que jette sur notre végétation l'Américain des forêts vierges. Ecoutez Schlegel sans prévention. Il laisse à Racine toute sa grandeur; seulement il a été importune de la légèreté de Laharpe qui ne voit que des défauts dans la pièce grecque. Il développe une pensée qui était déjà celle de Voltaire, de moins quant aux motifs d'amour de Thérasène et des autres personnages. Peut-être M. de Schlegel a-t-il trop oublié que Racine ne se proposait d'autre but que de primer l'amour dans toute sa violence; c'est une tempête dont ce poète connaissait toutes les vague. Son critique s'est trop occupé de faire de la pièce un cours de morale. Que Racine ait introduit dans son sujet la galanterie du moyen-âge, nous ne le nierons pas; quelle ait faussé pour lui la couleur tragique, cela est vrai; mais fut-il jamais interdit d'apercevoir les objets lointains à travers les vapeurs intermédiaires. En un mot, si Racine a écrit pour son temps, pour sa nation, plutôt que selon les idées d'un peuple dont les tombeaux mêmes ont été anéantis par les âges, il ne faut pas lui en savoir mauvais gré, car il ne pouvait compter sur un parterre d'historiens. Dans les premiers mois de 1808, M. de Schlegel fut à Vienne le brillant *Cours de littérature*; dont les quinze leçons réunies en corps d'ouvrage ont été publiées et traduites dans presque toutes les langues de l'Europe. La lecture comparée de Vienne, accourait à ces séances. L'intérêt du sujet, le charme de la diction, permettait pas la moindre distraction. M^{lle} de Staël, qui avait assisté à une leçon, nous dit: « M. Schlegel a trouvé l'art de traiter les chefs-d'œuvre de la poésie comme des merveilles de la nature, de les peindre avec des couleurs vives qui ne nuisent point à la fidélité du dessin... Je fus confondue d'entendre un critique éloquent comme un orateur, et qui, loin de se charmer aux défauts, étendit au lieu de la médiocrité jalouse, cherchait seulement à faire revivre le génie créateur. » La partie de ce cours qui traite de l'antiquité est non seulement d'un grand critique; elle est d'un savant profond. Les caractères d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, sont tracés de main de maître. L'auteur discute dans une autre partie de son cours les célèbres règles des trois unités, que tout bon poète ayant le sens de son but se croit appelé à soutenir, comme de nos jours Henri VIII, les rois d'Angleterre sont tous défenseurs de la foi. Par malheur, Aristote, au nom duquel s'agitent ces grands débats, n'a parlé avec détail que de l'unité d'action; c'est à peine s'il a prononcé quelques mots sur l'unité de temps, et quant à l'unité de lieu, il n'en parle pas du tout. Ce que nous de la poésie n'est qu'un fragment, et probable ce n'est que le fragment d'un extrait. Dans le sens le plus étroit, l'action est une activité dépendante de la volonté de l'homme; l'unité consiste à la diriger vers un même but; pour qu'elle soit complète, il faut y rechercher tout ce qui est intermédiaire entre la résolution l'agie et l'accomplissement du projet; il faut y comprendre aussi la résolution d'en supporter héroïquement les conséquences. Aristote dit que le cercle d'une tragédie est toujours assez étendu des qu'une série d'événements vraisemblables amène un passage du bonheur au malheur ou du malheur au bonheur. Il y a beaucoup d'arbitraire dans la manière d'entendre une action, et M. de Schlegel approuve Lamotte qui substitue au principe de l'unité d'action celui de l'unité d'intérêt. Que l'on ne considère pas la suite des événements d'une tragédie comme un fil qu'il faut assembler et rompre; c'est un fleuve qui dans sa course

111